



« Rien de nouveau sous les soleils ». Répétition et origine de l'histoire dans *L'Éternité par les astres* de Blanqui.

Jean-François Hamel

Volume 28, numéro 1, 2000

Variations sur l'origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030583ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030583ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des arts et lettres - Université du Québec à Chicoutimi

ISSN

0300-3523 (imprimé)

1708-2307 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamel, J.-F. (2000). « Rien de nouveau sous les soleils ». Répétition et origine de l'histoire dans *L'Éternité par les astres* de Blanqui. *Protée*, 28(1), 45–58.
<https://doi.org/10.7202/030583ar>

Résumé de l'article

L'Éternité par les astres de Louis-Auguste Blanqui est révélatrice de la posture critique et ironique des écrivains modernes face aux philosophies de l'histoire du XIX^e siècle. Le projet est à forte connotation politique, puisque Blanqui cherche à symboliser l'horizon des événements historiques sans réduire le déploiement du devenir à une Origine ou à une Finalité. L'aporie surgissant dans le texte ne peut toutefois que ramener la question de l'origine à l'avant-scène, puisque sa propre pragmatique doit nécessairement désigner le lieu et le moment de son avènement : comment s'engager dans la description du plan d'où procède toute historicité sans y laisser la marque de sa propre inscription historique ? Comment, sinon par la répétition, refuser à sa propre prise de parole une origine ?

RÉPÉTITION «RIEN DE NOUVEAU SOUS LES SOLEILS» RÉPÉTITION ET ORIGINE DE L'HISTOIRE DANS L'ÉTERNITÉ PAR LES ASTRES DE BLANQUI ET ORIGINE

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

Dieu a inventé et nous a donné la vue, afin qu'en contemplant les révolutions de l'intelligence dans le ciel, nous les appliquions aux révolutions de notre propre pensée, qui, bien que désordonnées, sont parentes des révolutions imperturbables du ciel, et qu'après avoir étudié à fond ces mouvements célestes et participé à la rectitude naturelle des raisonnements, nous puissions, en imitant les mouvements absolument invariables de la divinité, stabiliser les nôtres qui sont sujets à l'aberration.

Platon, *Timée*.

Ce sera probablement à Jorge-Luis Borges ou à Walter Benjamin que le lecteur devra de connaître *L'Éternité par les astres* de Louis-Auguste Blanqui¹. Dans son *Histoire de l'éternité*, au titre paradoxal, qui recense en un court essai les doctrines de l'éternel retour, Borges décrit celle de Blanqui comme «la mieux raisonnée et la plus complexe», s'étonnant qu'«il crible de mondes analogues et dissemblables non seulement le temps, mais aussi l'espace interminable»². Dans *Le Livre des passages* ainsi que dans ses essais sur Baudelaire, Benjamin lui concède une place discrète mais insistante comme *alter ego* du poète lyrique, lui attribuant «la plus terrible des accusations portées contre une société qui jette au ciel comme projection d'elle-même cette image du cosmos»³. Blanqui est en effet à la source de certaines des métaphores les plus obsédantes du XX^e siècle, le temps comme jardin aux sentiers qui incessamment bifurquent chez le conteur argentin, l'Histoire comme catastrophe et amoncellement interminable de ruines chez le penseur allemand. Ne serait-ce que par cette généalogie discrète, Blanqui semble intimement lié à tout un pan de l'archéologie de la modernité littéraire particulièrement intéressé à écrire le passage du temps et son expérience.

Rien ne prédisposait pourtant Blanqui à cette influence littéraire souterraine. Engagé dans tous les combats et toutes les insurrections du XIX^e siècle en France, il apparaît au premier plan ici et là, lors des événements de 1830 et de 1848, ainsi qu'à la Commune de Paris. Si sa présence ne semble qu'intermittente, même dans la sphère politique, c'est qu'il passe près de quarante ans sous les verrous, d'où le

titre de sa biographie par l'écrivain et critique d'art Gustave Geffroy: *L'Enfermé*. Figure matricielle du révolutionnaire professionnel qui apparaît à la suite de 1789, il en incarne tous les paradoxes, en premier lieu celui qui partage sa vie entre la réclusion ouvrant l'espace de l'écriture et la liberté l'obligeant à tramer les coups de main derrière les portes closes des sociétés secrètes. Le titre de ses écrits les plus connus ou des journaux auxquels il participe activement indique sous quelle figure il apparaît à ses contemporains: *Instructions pour une prise d'armes*, *La Patrie en danger*, *Ni dieu ni maître*. Grâce au style insurrectionnel de ses textes de combat, qui n'ont rien à envier aux premiers écrits marxistes, il demeure dans la mémoire des historiens soit comme «l'un des plus grands révolutionnaires français du XIX^e siècle»⁴, soit comme le simple représentant de «cette lourde charretée des écrivains socialistes», selon le mot dédaigneux de Flaubert⁵.

En 1872, alors âgé de 67 ans, emprisonné dans des conditions terribles à la prison du Fort du Taureau, sur les côtes de la Bretagne, il délaisse un temps les cartes de l'Europe sur lesquelles il suivait à la loupe les mouvements ouvriers, pour un va-et-vient entre la contemplation de la voûte céleste depuis son cachot et l'étude des manuels de physique et d'astronomie. Il rédige alors une «hypothèse astronomique», selon le sous-titre de l'ouvrage, qui, par la vulgarisation des théories de Laplace et probablement sous l'influence de la classification périodique des éléments chimiques de Mendeleïev, entreprend de démontrer l'incessante répétition de l'univers. La matière se réduisant à un nombre fini de corps simples, la combinaison de ces éléments ne peut être elle-même que finie. Mais l'infinité de l'univers, dans l'espace et dans le temps, oblige à la répétition de ces combinaisons types, répétition elle-même infinie et absolument nécessaire pour peupler cet espace et ce temps aux dimensions inhumaines.

L'univers tout entier est composé de systèmes stellaires. Pour les créer la nature n'a que cent corps simples à sa disposition. Malgré le parti prodigieux qu'elle sait tirer de ces ressources et le chiffre incalculable de combinaisons qu'elles permettent à sa

*volonté, le résultat est nécessairement un nombre fini, comme celui des éléments eux-mêmes, et pour remplir l'étendue, la nature doit répéter à l'infini chacune de ses combinaisons originales ou types. Tout astre, quel qu'il soit, existe donc en nombre fini dans le temps et dans l'espace, non pas seulement sous l'un de ses aspects, mais tel qu'il se trouve à chacune des secondes de sa durée, depuis la naissance jusqu'à la mort. Tous les êtres répartis à sa surface, grands ou petits, vivants ou inanimés, partagent le privilège de cette pérennité. La terre est l'un de ces astres. Tout être humain est donc éternel dans chacune des secondes de son existence.*⁶

Cette éternité concédée à l'homme et au cosmos en vertu de lois physiques et de raisonnements mathématiques n'a rien d'un salut. Le verdict de Blanqui est sans appel et tombe comme une peine capitale: «L'univers se répète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue imperturbablement dans l'infini les mêmes représentations»⁷. Cette éternité n'est donc que l'éternel retour du même, et l'Histoire, si nous osons pousser l'hypothèse à ses limites ultimes, que le ressassement d'événements toujours déjà survenus, et toujours encore à venir et à revenir.

L'étrange coexistence sous une même signature d'appels violents à l'insurrection et du constat d'une répétition indépassable du cosmos semble faire violence à toute idée d'une cohérence de l'œuvre. Pourquoi un homme qui a toujours voulu briser le fil du temps en vient-il en effet à réfuter, apparemment du moins, la possibilité d'un geste révolutionnaire qui renverserait ce cours inlassablement itératif du monde? Au-delà de la figure de Blanqui lui-même, comment expliquer autrement que par un délire anachronique ce reflux d'une conception cyclique du temps, non seulement chez un révolutionnaire de profession, mais dans un siècle pour lequel la téléologie devient la philosophie dominante de l'Histoire, et le temps linéaire et cumulatif un présupposé de la connaissance? D'emblée, il faut rappeler l'étymologie du terme *révolution*, qui voile deux acceptions apparemment antagonistes, d'une part un retour ou un cycle, comme on le dit des astres, et, d'autre part, une rupture, comme celle d'un

régime, d'un ordre, d'un paradigme. Dans le concept de révolution coexistent aussi ces deux sens : en effet, si l'on tient, d'une part, comme Hannah Arendt, la révolution pour l'irruption d'une imprévisible nouveauté dans le cours des événements, elle n'en reste pas moins, d'autre part, une tentative de fondation de la liberté politique ainsi que l'appel à une nouvelle origine – un re-commencement – pour la collectivité au sein même de l'Histoire⁸. Or *L'Éternité par les astres*, si elle avance l'hypothèse d'innombrables répétitions, cherche aussi à renverser une certaine conception de l'origine qui provoquerait les non moins nombreuses aberrations des philosophies de l'histoire du XIX^e siècle. Car cette prise de parole souveraine, en apparente rupture tant avec l'ordre du discours ambiant qu'avec les écrits antérieurs de Blanqui, préfigure aussi une étrange prise de pouvoir à venir, une nouvelle origine, un recommencement, un geste de fondation sur les ruines mêmes des philosophies de l'histoire. Ce texte énigmatique apparaît significatif d'un nouveau rapport de la littérature à l'Histoire, qui apparaît probablement au XIX^e siècle, rapport tout entier tendu vers la dénonciation des « illusions transcendantes » liées aux représentations de la temporalité et en quête des conditions de possibilité de l'expérience du temps historique.

MODERNITÉ, POLITIQUE ET RÉPÉTITION

Ce texte de Blanqui, bien qu'il tranche sur le reste de l'œuvre, n'en comporte pas moins une forte connotation politique ou historique : *L'Éternité par les astres* fait partie de cette littérature décrite comme « post-traumatique » par Dolf Oehler et qui se donne pour fonction d'exprimer les « rêves des vaincus » de juin 1848 en contournant la sévère censure instaurée depuis le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte par un jeu de correspondances, dont Baudelaire livrera certaines règles mais que le poète est loin d'être seul à pratiquer. Blanqui participe en effet à ce travail de mémoire analogique à travers le siècle : les lieux, les choses, les animaux se révéleront les armes des écrivains contre l'oubli, comme dans « Le Cygne » de

Baudelaire, dans les travaux de zoologie passionnelle du fouriériste Alphonse Toussenelle ou encore dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert⁹.

*Souvent ce sont les choses qui fournissent les moyens de l'interprétation, c'est en elles que semble littéralement se concentrer, pour les contemporains de 1848, l'ironie de l'histoire : des monuments et des lieux disposent d'un pouvoir latent de remémoration, renvoient secrètement à du raté, du perdu, du refoulé.*¹⁰

Dans ce travail de correspondance secrète entre les différents éléments du cosmos et la situation politique de la France au milieu du siècle, l'astronomie joue pour Blanqui le rôle que tiennent pour d'autres les places publiques, l'imagerie biblique ou les intrigues sentimentales de la bourgeoisie : une sémiotique, légèrement décalée et secrètement codée, dont le référent est toujours en latence. Or, Blanqui dissémine dans son texte des indices invitant à décoder son propre travail analogique : il signale par exemple que ce qu'il tient pour la vérité du cosmos concerne tout autant le programme architectural d'un Haussmann visant à détruire les foyers révolutionnaires qu'étaient les quartiers ouvriers et à faire des étroites rues qui avaient vu naître les barricades de 1830 et 1848 d'imprenables boulevards :

*Point d'autres matériaux nulle part que la centaine de corps simples dont nous avons les deux tiers sous les yeux. C'est avec ce maigre assortiment qu'il faut faire et refaire sans trêve l'univers. M. Haussmann en avait autant pour rebâtir Paris. Il avait les mêmes. Ce n'est pas la variété qui brille dans ses bâtisses. La nature, qui démolit aussi pour reconstruire, réussit un peu mieux ses architectures.*¹¹

Piètre figure du cosmos, le Paris du Second Empire est pour Blanqui une œuvre artificielle, une nature de second ordre, probablement encore entaché par les massacres de juin et les déceptions moins tragiques de la majorité des insurrections du siècle. L'hypothèse astronomique de Blanqui se voudrait aussi résolument politique.

Et si le politique est en fait l'Histoire au présent, *L'Éternité par les astres*, comme plusieurs œuvres clés de

la littérature moderne, souhaite s'y inscrire tout en cherchant à dépasser l'immédiate actualité pour appréhender, même fort indirectement, la totalité du devenir. Or ce siècle, qui marque l'institutionnalisation de l'historiographie et l'émergence d'un positivisme encore porteur de l'utopie de l'*Aufklärung*, est aussi le lieu, particulièrement en France, d'un travail littéraire sur les conceptions de l'Histoire, d'un profond questionnement épistémologique qui amène à délaisser la conception providentielle et judéo-chrétienne pour interroger, bien avant la postmodernité, les formes de l'historicité¹². Blanqui pour sa part livre un récit singulier de l'univers, sans début ni fin, et qui en cela même s'en prend aux mythes de l'origine, de la fin et du Sens de l'Histoire, et plus encore à la croyance au Progrès :

*Et puis jusqu'ici, le passé pour nous représentait la barbarie, et l'avenir signifiait progrès, science, bonheur, illusions! Ce passé a vu sur tous nos globes-sosies les plus brillantes civilisations disparaître, sans laisser une trace, et elles disparaîtront encore sans en laisser davantage. L'avenir reverra sur des milliards de terres les ignorances, les sottises, les cruautés de nos vieux âges. [...] Ce que nous appelons le progrès est claquemuré sur chaque terre, et s'évanouit avec elle.*¹³

Mais enfin *L'Éternité par les astres* participe aussi à la résurgence des théories cycliques et d'une pratique narrative de la répétition. Certes, on connaît depuis longtemps l'importance des schémas cycliques qui régissent nombre de mythes archaïques et plus encore peut-être la prétention de la modernité d'en avoir terminé avec ces superstitions qui n'auraient pour elle désormais qu'un intérêt historique. Et pourtant, en plein cœur d'un XIX^e siècle rêvant d'un progrès illimité, s'appropriant un idéal hérité des Lumières et sacralisant une révolution industrielle qui ne semblait pouvoir connaître de terme, Kierkegaard avec *La Reprise*, Marx avec *Le 18 Brumaire* et Nietzsche avec l'éternel retour de son *Zarathoustra* élaboreront, coup sur coup, des philosophies de la répétition, venant ainsi réinscrire, là où on l'avait banni, l'éternel retour des choses. Quand Mircea Eliade constate la

résurgence des théories cycliques dans la modernité, dont il donne pour exemples Nietzsche et Joyce, il commet l'erreur de l'associer immédiatement aux structures de répétition archétypale des sociétés traditionnelles. Ainsi, il peut soutenir que l'intérêt soudain en littérature et en philosophie pour la répétition manifeste « un désir de trouver un sens et une justification transhistorique aux événements historiques » et qu'il révèle un retour à « une position préhégélienne »¹⁴, c'est-à-dire une opposition sans concession à l'attribution d'une signification immanente à l'événement historique. Pourtant, une lecture rapide de Kierkegaard ou de Nietzsche ne peut qu'invalider une telle thèse : si leurs œuvres sont bel et bien anti-hégéliennes, ce n'est pas qu'elles rêvent d'un retour à des formes antérieures de l'Histoire, mais bien qu'elles critiquent la médiation de l'Esprit contraignant le cours du temps à une linéarité inflexible, l'assujettissant à une nouvelle transcendance¹⁵. La répétition dans la modernité n'est plus archétypale – ou elle ne l'est que sous forme de jeu, comme parodie. L'erreur serait donc d'expliquer *L'Éternité par les astres* par une nostalgie pour les sociétés archaïques qui auraient cherché, par la répétition d'archétypes, à abolir l'Histoire et à refonder compulsivement un temps sacré marqué du sceau de l'origine, et cela d'autant plus que Blanqui travaille précisément à renverser le mythe de l'origine.

L'ÉTERNEL RETOUR DE L'ORIGINE

Modernité littéraire, critique de l'Histoire et résurgence de la répétition, voilà donc la constellation d'où surgit *L'Éternité par les astres* et qu'elle rend à la lumière en nouant chacun de ces éléments dans un réseau complexe de correspondances. L'œuvre de Blanqui n'a été l'objet que de très rares interprétations et c'est celle de Walter Benjamin qui s'avère à la fois la plus convaincante et la plus influente, précisément parce qu'elle en fait une parodie de la téléologie historique. Partagée entre son *Baudelaire* et son *Livre des passages*, l'interprétation se résume ainsi :

La croyance au progrès, à une perfectibilité infinie – une tâche infinie de la morale – et la représentation de l'éternel retour sont

*complémentaires. Ce sont les antinomies indissolubles à partir desquelles il faut développer le concept dialectique de temps historique. Par rapport à ce dernier, la représentation de l'éternel retour apparaît comme le «rationalisme plat» que la croyance au progrès a la réputation d'être, et la croyance au progrès semble autant relever de la pensée mythique que la représentation de l'éternel retour.*¹⁶

Dans cette logique, la téléologie historique de l'idéologie progressiste, hypostase de la dialectique hégélienne et sécularisation de la conception judéo-chrétienne de l'Histoire, apparaît sous l'espèce de l'avènement du Même par sa répétition de plus en plus affirmée et ainsi, par un mouvement unidirectionnel et fixé dès l'origine, comme le retour à une pensée mythique fondée sur des archétypes et entraînant avec elle l'idée d'une possible fin de l'Histoire. L'éternel retour chez Blanqui, marquant un moment fondateur de la résurgence de la répétition dans la modernité, se dévoilerait donc comme une critique parodique de l'Histoire telle que la concevait le XIX^e siècle et comme un effort révolutionnaire pour renverser l'hégémonie d'une certaine représentation du temps présupposant que l'Histoire est en mouvement vers son propre achèvement. La parodie blanquiste consisterait ainsi à caricaturer, jusqu'à la rendre aporétique, la dialectique singulière de la téléologie: si la croyance en un vecteur de l'Histoire présuppose que la finalité est déjà présente dès l'origine, il ne s'agit plus que d'identifier les deux termes en montrant que le dernier n'est que la répétition du premier et qu'une telle répétition rend parfaitement absurde toute idée d'un terme ou d'un sens de l'Histoire¹⁷.

Pourtant, si le texte de Blanqui s'attaque à l'idée d'une finalité du genre humain et de son devenir, il consacre une partie plus substantielle encore de son ouvrage à la question de l'origine, soit un chapitre intitulé «L'origine des mondes» occupant près du quart de l'ouvrage et en grande partie ignoré par Benjamin. La problématique de l'origine est essentielle dans *L'Éternité par les astres* car elle présente un déplacement fort significatif et qui, nous le verrons, en vient à faire d'une matière sans origine

l'origine, non chronologique, mais logique de l'Histoire: sa condition de possibilité.

D'entrée de jeu, Blanqui entame la discussion d'un point de vue strictement physique et astronomique en reprochant à Laplace, outre le fait de méconnaître la nature des comètes, d'omettre «la question d'origine». Commentant longuement les propos du scientifique sur la naissance des planètes à partir des nébuleuses, il ne s'en satisfait pas, exigeant de connaître l'origine de ces nébuleuses. Il évoque alors certaines théories postulant l'existence d'une matière chaotique et première qui, sous la chaleur et l'attraction, se serait agglomérée, hypothèse incomplète pour Blanqui qui souhaite encore reculer d'un cran: «Mais cette matière nébuleuse sans origine, attirée de partout, on ne sait ni comment ni pourquoi, est aussi un singulier réfrigérant de l'enthousiasme»¹⁸. Refusant de s'arrêter ainsi, creusant davantage à chaque paragraphe la question de l'origine, démasquant le sans-fond de la problématique des commencements, Blanqui semble prêt à s'abîmer dans la nuit des temps. Rappelant que «l'énigme de l'univers est en permanence devant chaque pensée»¹⁹, il ajoute que si la question demeure indécidable, pouvant toujours être reprise plus avant, c'est que la matière qui peuple l'univers est sans origine:

*Si l'on ne peut consentir de bornes à l'univers, comment supporter la pensée de sa non-existence? La matière n'est pas sortie du néant. Elle n'y rentrera pas moins. Elle est éternelle, impérissable. Bien qu'en voie de perpétuelle transformation, elle ne peut ni diminuer, ni s'accroître d'un atome.*²⁰

L'univers se trouve donc engagé dans un devenir éternel dont l'être correspond à la puissance de métamorphose de ces corps simples dont les types sont finis mais dont la présence, elle, est infinie par répétition. Bien sûr, les astres connaissent une naissance et une mort, par leur agglomération ou leur collision, toujours sous le joug de l'attraction, «grande force fécondatrice» chargée de faire et de défaire les combinaisons de l'univers. Mais ces corps simples ont toujours été et seront toujours d'une éternité à l'autre.

Sans origine, la matière n'appartient donc plus que très fragilement au domaine temporel: sa présence

étant éternelle, seules les variations de ses combinaisons ont une inscription finie dans le temps. Aussi, même le rythme abstrait de la chronographie, celui qu'esquissent les aiguilles, qui pourtant reviennent elles aussi sur le fond de l'horloge, ne permet pas d'appréhender cet univers à la temporalité totalement autre, toujours dans l'Autre du temps.

*Il faut cependant distinguer entre l'univers et une horloge. Quand une horloge se dérègle, on la règle. Quand elle se détériore, on la raccommode. Quand elle est usée, on la remplace. Mais les corps célestes, qui les sépare ou les renouvelle ? Ces globes de flammes, si splendides représentants de la matière, jouissent-ils du privilège de la pérennité. Non, la matière n'est éternelle que dans ses éléments et son ensemble.*²¹

Si l'univers n'a rien d'une horloge, au-delà de la boutade, c'est d'abord qu'il n'a pas d'horloger. Cette métaphore indique que l'univers n'est en rien l'objet d'une fabrication, d'une création lui léguant l'indice de son point zéro comme la marque d'un démiurge, mais elle sous-entend encore que la matérialité de l'univers échappe au domaine temporel que les hommes prétendent maîtriser par les instruments de mesure du temps. L'univers, éternel dans sa matière, mais en constante variation dans ses formes, est infini, incommensurable, et dès lors sans origine ni fin repérables au sein de ce flux que nous désignons comme temps.

Cette hypothèse a un corollaire dont la radicalité métaphysique ne doit pas être passée sous silence : la fin et l'origine de la matérialité de l'univers n'existent pas ou n'existent que dans une parfaite indiscernabilité, coïncidant parfaitement comme l'Alpha et l'Oméga.

*Tous les astres sont des répétitions d'une combinaison originale ou type. Il ne saurait se former de nouveaux types. Le nombre en est nécessairement épuisé dès l'origine des choses – quoique les choses n'aient point eu d'origine.*²²

Puisque les combinaisons des corps simples sont en nombre fini, dès son commencement (ou son « non-commencement », dira Blanqui) le monde physique connaît son terme, en ce que ces combinaisons sont

déjà existantes dans l'infini spatial, en d'incalculables copies. L'infini temporel est bien la scène d'une perpétuelle transformation des formes de l'univers, détruisant ici ce qui sera reconstruit là, déplaçant incessamment le lieu d'apparition de ces combinaisons types, mais même ces formes sont, sans exception, toujours déjà réalisées à tout instant. L'origine n'annonce rien – elle ne fait que se reproduire invariablement dans les siècles des siècles, sans évolution, toujours épuisée, toujours au point de son achèvement qui est aussi toujours son point d'origine, instants dernier et premier s'abîmant l'un dans l'autre. En réalité, si l'on peut dire que l'univers blanquiste n'a pas d'origine, on peut tout autant dire qu'il en a une infinité, puisque, toujours épuisée, l'origine n'a d'autre avenir qu'elle-même, que sa répétition à l'infini. Toujours seconde ou pénultième, surprise inévitablement trop tôt ou trop tard, l'origine est toujours à côté de l'origine, infiniment. En d'autres termes, *l'origine est la répétition infinie de l'origine*, sa reprise interminable, dont la *regressio ad absurdum* qu'elle impose à la pensée de ceux qui voudraient s'en approcher constitue l'image mentale.

Sans origine ni fin, à moins d'accepter l'éternelle répétition de leur coexistence à chaque instant, cet univers physique « incréé », comme Blanqui le décrira ailleurs²³, ressasse sans repos, comme pour sidérer la science des hommes, la problématique des commencements. Or le schéma cyclique de Blanqui n'est pas celui d'un *retour à l'origine*, il n'a rien de la pensée archétypale, mais propose un interminable *retour de l'origine*, c'est-à-dire la reprise d'une origine pourtant toujours épuisée, mais inépuisable dans son omniprésence à chaque point du temps. L'archétype, du moins pour le monde physique, est renversé : il ne s'agit plus de s'approcher compulsivement d'un point zéro pour conférer un sens au temps, mais au contraire de saisir le sens de sa reprise éternelle. Cette origine singulière n'est que parce qu'elle revient, précisément parce qu'elle n'est en rien originaire, parce qu'elle est marquée d'une totale absence de singularité, d'unicité, réfutant tout « il était une fois » de la matière. En termes métaphysiques, on constatera

qu'il n'y a rien qui *soit* dans le matérialisme blanquiste sans précisément décevoir en partie sa propre prétention à l'être, sans récuser l'illusion d'une unité divine et immuable, puisque l'être nécessiterait un non-être pour le rendre logiquement discernable, non-être irréparablement absent de cette cosmologie. Or tout ce qui est dans l'univers n'est que parce qu'il *devient* et parce que son devenir ne cesse de revenir. «Revenir est l'être de ce qui devient», écrivait Deleuze à propos de l'éternel retour nietzschéen²⁴.

L'ORIGINE ET LE PLAN D'IMMANENCE DE L'HISTOIRE

Mais qu'en est-il dès lors des conséquences de ces hypothèses pour l'Histoire? *L'Éternité par les astres* refuse d'emblée tout déploiement historique orienté depuis une origine ou vers une fin, puisque l'Histoire et les hommes sont, comme la matière, engagés dans ces interminables tours et retours auxquels n'est pas même accordée la progressivité des spirales de Vico. «Au fond elle est mélancolique cette éternité»²⁵, écrivait Blanqui. Mélancolie d'une origine démasquée, puis réfutée, deuil d'un Sens de l'Histoire et d'une fin à l'image du souverain Bien. L'homme se trouve ainsi pareil à ces comètes auxquelles Blanqui consacre de longues pages, sidérantes de compassion, comme de «pâles bohémiennes», d'«humbles esclaves de l'attraction», des «nomades», ou encore des «papillons» venant «se brûler à la chandelle», toujours des figures de l'errance de la finitude au sein de l'infini²⁶. Mélancolie aussi d'un infini n'ayant rien en propre, n'étant toujours et à jamais que la répétition démesurée de la finitude, d'un Tout qui n'est désormais que la répétition proliférante de ses composantes. Mais paradoxalement, cette critique de l'Histoire, qui peut apparaître, tant elle est radicale, comme un meurtre de l'Histoire, ne va pas sans une soif de devenir qui en est la contrepartie. Car la violence vise aussi, devant une Histoire trop étroite, étriquée par les mythes de son commencement et de son achèvement, à la faire sortir de ses gonds, à en retrouver la matrice originelle pour mieux la relancer ailleurs, autrement. La pensée de Blanqui ne s'arrête pas à une critique de l'origine et de la fin comme

repères du Sens de l'Histoire, elle cherche, presque à son insu, à penser l'origine, mais au seul titre de condition de possibilité du devenir historique.

Revenons d'abord à un aspect essentiel du projet de Blanqui à l'égard des conceptions de l'Histoire: il s'agit en premier lieu de délester ces dernières de leur anthropomorphisme et de leur géocentrisme qui prétendent les domestiquer: «Nous avons toujours considéré notre globe comme la planète-reine, vanité souvent humiliée»²⁷. L'Histoire ne peut être pensée comme uniquement terrestre, ni comme le fruit d'une ruse de la nature humaine; elle relève, comme l'univers entier, des lois de la matérialité, de ces combinaisons d'éléments irréductibles: *si l'Histoire a une origine, celle-ci ne peut être que la matérialité, une matérialité sans origine*. Parce que les combinaisons types de la matière sont en nombre fini, il doit y avoir une infinité de terres semblables à la nôtre, et, en conséquence, une infinité d'histoires elles aussi engagées dans ces répétitions inévitables. Puisque non seulement la terre connaît des copies, disséminées dans l'espace et le temps, mais aussi l'humanité, cette temporalité se complexifie davantage avec chaque homme, selon une loi exponentielle faisant se succéder à chaque instant d'autres possibles, d'autres devenir comme autant d'infimes variations aux conséquences inconnues et pourtant jamais uniques.

*Voici un exemple complet, choses et personnes. Pas un caillou, pas un arbre, pas un ruisseau, pas un animal, pas un homme, pas un incident qui n'ait trouvé sa place et sa minute dans le duplicata. C'est une véritable terres-sosie... jusqu'à aujourd'hui du moins. Car demain, les événements et les hommes poursuivront leur marche. Désormais, c'est pour nous l'inconnu. L'avenir de notre terre, comme son passé, changera des millions de fois de route. Le passé est un fait accompli; c'est le nôtre. L'avenir sera clos seulement à la mort du globe. D'ici là, chaque seconde amènera sa bifurcation, le chemin qu'on prendra.*²⁸

De ces interminables bifurcations au sein des «terres-sosies» s'ensuit aussi une constante reprise des grands événements historiques, se reproduisant tous dans l'infini, ici en tous points identiques, là augmentés d'infimes différences qui entraînent

chaque fois les plus importantes conséquences. Blanqui évoque les Anglais perdant Waterloo, Bonaparte ne remportant pas la bataille de Marengo, les adversaires s'échangeant victoire et défaite dans des mondes impossibles et pourtant coexistants. Jusqu'au sort de Pompée et de César qui se reproduira aussi infiniment dans l'éternité, sans que l'un d'eux ne se doute que leur bataille est déjà advenue une infinité de fois et qu'elle adviendra encore²⁹.

En outre, Blanqui refuse toute conception hégélienne, toute ruse de la raison, selon laquelle «cette masse immense de désirs, d'intérêts et d'activités constitue les instruments et les moyens dont se sert l'Esprit du Monde pour parvenir à sa fin»³⁰. Selon lui, les passions humaines ont pour effet non de réaliser une nécessité transhistorique, mais de moduler jusqu'à l'infinitésimal le cours de l'Histoire, sans pour autant que ces modulations échappent à la répétition. Pour Blanqui, les passions humaines constituent un facteur de variations dans le temps, un élément immaîtrisable qui, sans pouvoir le soustraire à la Loi de la répétition matérielle, laisse l'avenir constamment ouvert aux mondes possibles.

*Au souffle des passions et des intérêts en lutte, leur espèce s'agite avec plus de violence que l'océan sous l'effort de la tempête. Que de différences entre la marche d'humanités qui ont cependant commencé leur carrière avec le même personnel, dû à l'identité des conditions matérielles de leurs planètes! Si l'on considère la mobilité des individus, les mille troubles qui viennent sans cesse dévoyer leur existence, on arrivera facilement à des sextillions de variantes dans le genre humain.*³¹

Mais que trame donc Blanqui dans cette description de la répétition de l'Histoire, de cette répétition résultant de la répétition de la matière? En fait, il semble machiner par son *éternité* par les astres une véritable *révolution* par les astres au sein de la philosophie de l'Histoire: nous l'avons vu, l'origine ou la fin sont mises hors de combat, tout au moins sous leur forme théologique, sans compter la Providence divine. La philosophie et les différentes conceptions du temps historique se voient démasquées de leur sempiternelle tentation

holistique et ramenées – par un véritable travail de conspiration narrative visant à ébranler toute structure reposant sur une quelconque totalité – à un radical plan d'immanence où le virtuel et l'actuel, le possible et le réel se partagent sans reste l'entière d'un cosmos sans limite, un plan d'immanence sur lequel, toujours dans l'après-coup, *post-festum*, l'Histoire s'écrit, sinon se fait³². En réalité, *L'Éternité par les astres* ne présente aucune philosophie de l'Histoire: elle cherche plutôt, presque secrètement, à décrire le plan sur lequel les événements historiques peuvent apparaître, le plan que toute philosophie de l'Histoire présuppose sous divers modes, le plan permettant en outre pour l'historiographe l'appréhension de l'événement, même sous sa forme infinitésimale. Non seulement Blanqui esquisse l'horizon des événements, mais encore l'horizon de leur représentation: la table, la coupe sur le chaos qui permet de penser l'événementialité, puis de chercher le sens du devenir. Cette éternité matérielle est la toile sur laquelle les philosophes et les théoriciens dessinent le mouvement qu'ils attribuent, toujours péremptoirement, à l'Histoire. Et ce plan d'immanence, essentiellement matériel, structurant le devenir comme une Loi, affirme depuis son extériorité que l'Histoire ne connaît pas de sens immanent, que sa seule transcendance est la matière et son coefficient infini de répétition; l'éternité démontrée par les astres n'est pas la négation de l'événement, mais se trouve en chaque événement comme le lieu où il advient. Ce plan d'immanence, c'est l'avoir-lieu de l'Histoire, sa topicité, non ce qui dirige d'en haut ou du dehors son cours, mais ce qui permet précisément que l'événement soit, qu'il ait lieu. En cela, le plan d'immanence et l'événement sont inséparables: le premier est la condition logique du second, et le second est la condition de perception du premier. Non sans rappeler la *khôra* du *Timée* de Platon, ce plan est une matrice première tissant un réseau d'échos lié à la naissance et à l'origine par-delà la mémoire, mais provoquant le chiasme des pôles logiques (avant/après, dedans/dehors, début/fin...), pôles qui ne pourront être pensés que dans l'Histoire,

que hors du plan, donc jamais sous une forme absolue, que sous des rapports de différence, d'écart, d'inscription. Ce plan, par sa vérité aporétique, provoque la collision des savoirs sur les catégories millénaires de la pensée métaphysique afin de déconstruire les philosophies de l'Histoire du siècle en montrant leur contingence par opposition à la nécessité des lois physiques qui seules les rendent possibles.

Cet espace où le possible est circonscrit, mais aussi présenté dans toute sa virtualité, cherche en outre à inscrire le fondement de la responsabilité politique sur le principe d'une origine toujours reprise – jamais première, jamais dernière – de l'action et de la *praxis*. Et cette origine est l'inscription de tout événement, de toute représentation sur un plan d'immanence restreint à la plus stricte possibilité du monde matériel. Celui que son biographe surnomma «l'enfermé» n'aura en fait tenté que de distinguer l'horizon sur lequel a lieu tout événement historique, ainsi que toute compréhension ou théorisation de l'historicité, l'espace dans lequel l'Histoire se tient tout entière, comme dans un réservoir de possibilités à la disposition des hommes.

Le projet de Blanqui est aussi une singulière revanche. Si, par exemple, le positivisme d'un Comte refusait toute valeur aux révolutions dont rêvait Blanqui en postulant une marche de l'Histoire en constante progression vers le mieux, si le marxisme jugeait que le blanquisme arrivait trop tôt et niait l'objectivité des conditions matérielles, ces dogmes ne sont selon les thèses de Blanqui qu'une tentative vaine pour appréhender ce devenir du monde qui n'a qu'une loi, celle de son revenir, du revenir du devenir. Car si les insurrections dont il fut la tête dirigeante ont été une à une des échecs, chaque victoire de l'ennemi ne peut en fait qu'être née de ce plan intersidéral, véritable matrice du temps historique où tout se joue, comme autant de coups de dés – qui, comme dirait Mallarmé, n'abolissent en rien le hasard – sur cette table toujours rase, où l'Histoire ne cesse de s'écrire dans la contingence nécessaire à l'apparition de la plus pure événementialité. Comme

dans *La Bibliothèque de Babel* de Borges, où chaque phrase proférée connaît son démenti ainsi qu'un nombre infini de variations, chaque événement n'est pour Blanqui que la répétition d'une possibilité de l'Histoire, d'une Histoire sans avènement originel ni achèvement terminal, sans directionnalité autre que le retour de l'événement.

L'ÉNONCIATION DE L'INFINI ET LA RÉPÉTITION DE L'ÉVÉNEMENTIALITÉ

Le geste quasi prométhéen par lequel Blanqui cherche à instaurer le plan de possibilité de l'événementialité historique n'est pas sans aporie, car l'événement que constitue son énonciation est aussi redevable de cet horizon premier sur lequel s'inscrivent tous les faits du temps. Comment dire ce qui précède le dire? Comment articuler dans l'Histoire ce qui précède l'Histoire? Comment depuis sa finitude anthropologique évoquer l'infini, sans tomber dans le jeu du messager divin, d'autant plus que l'on professe n'avoir «ni dieu ni maître»? D'emblée, l'énonciation ramène le problème de l'origine, mais cette fois au plan du discours, en laissant la prise de parole s'avancer sur la scène de l'écriture comme une prise de pouvoir. Or l'énonciation est toujours l'aveu d'une inscription dans le temps et dans l'espace, la *deixis* des circonstances au sein desquelles surgit l'énoncé: parler, c'est toujours dire que l'Histoire est en marche, c'est littéralement (re)créer l'événement. Mais comment dire ou montrer un plan d'immanence qui se veut logiquement et non chronologiquement préhistorique? Comment soustraire son propre discours à l'Histoire afin d'en montrer le fondement, l'extériorité qui la livre tant à l'expérience qu'à la connaissance. Comment exprimer la Loi de l'Histoire depuis la matière, depuis une extériorité sans possibilité de réconciliation, une extériorité matricielle?

Blanqui reconnaît d'entrée de jeu la difficulté de son entreprise scripturale:

Ici nous entrons de droit dans l'obscurité du langage, parce que voici s'ouvrir la question obscure. On ne pelote pas l'infini avec la parole. Il sera donc permis de reprendre plusieurs fois sa pensée. ³³

Dès l'abord du texte, la question de l'énonciation de l'infini est évoquée en des termes rappelant la théologie négative : l'auteur confesse ne pouvoir donner qu'une image imprécise de l'infini par le recours à l'indéfini, c'est-à-dire par la négation de la finitude liée à l'origine de tout discours.

Assurément, on additionnerait durant des myriades de siècles que le total serait un nombre fini. Qu'est-ce que cela prouve ? L'Infini d'abord par l'impossibilité d'aboutir, puis la faiblesse de notre cerveau. ³⁴

Tâche infinie que de calculer l'infini, que de vouloir dénombrer les répétitions innombrables de l'univers. Le discours blanquiste reconnaît ses limites à rendre compte de l'illimité en soutenant, au-delà de tout cratylisme, que, tout signe étant fini, il ne peut que représenter la finitude, comme tout langage, même mathématique. L'éternel innommé de l'univers n'est plus le signe de Dieu, mais ce plan d'immanence invariablement trahi par chaque énonciation-événement.

Dans cette correspondance de l'univers, comme infini temporel et spatial, et du plan d'immanence de l'Histoire, comme condition de possibilité de l'expérience et de la connaissance du devenir, Blanqui n'a donc d'autres recours que de se résigner à ne plus *dire* l'infini, mais à le *montrer*, à en désigner par une suite de gestes radicaux l'incommensurabilité. Son écriture travaille dès lors à parcourir ce plan, sans jamais s'en détacher, invitant le lecteur à imaginer son texte disposé comme « une ligne de chiffres allant d'ici au soleil », puis de la terre à « cette étoile là-bas, dont la lumière met plus de mille ans pour arriver jusqu'à nous » ³⁵.

L'étendue qu'embrasse cette énumération n'est-elle pas effrayante ? Prenez maintenant cette étendue même pour unité dans un nouveau nombre que voici : la ligne de chiffres qui le composent part de la terre et aboutit à cette étoile là-bas, dont la lumière met plus de mille ans pour arriver jusqu'à nous, en faisant 75000 lieues par seconde. Quelle distance sortirait d'un pareil calcul, si la langue trouvait des mots et du temps pour l'énoncer ! ³⁶

Blanqui évoque des espaces immenses criblés de chiffres, mais toujours en vain, car, même entièrement

recouverte de signes, l'infinité de l'univers échapperait à l'expression, parce que chaque chiffre est toujours une unité, parce même les signes graphiques sont matériellement finis et limités. Cette métamorphose de l'infini sidéral en un calcul infini rend compte de la volonté de plaquer le discours sur la matrice même de l'univers, de remplir l'univers par la répétition infinie d'un opusculé qui dès lors prétend perdre son diminutif et acquérir la majuscule, l'Opus devenant le Cosmos même, le plan d'immanence de l'Histoire. Rendre l'image de ce plan par la matérialité même du langage, en réduisant la langue à des signes typographiques sans cesse calligraphiés de nouveau, toujours des parcelles d'un espace infini répétées dans un temps infini. Blanqui présente ainsi son texte entier, malgré toutes ses vaines tentatives, comme un seul et unique paradoxe pragmatique, comme un énoncé à l'énonciation impossible parce que celle-ci devrait sans cesse être reprise, sans trêve et sans repos, avec une puissance dont le seul analogue serait le Verbe divin.

C'est donc par la répétition de son propre discours, mais plus essentiellement de sa propre énonciation, que Blanqui tente encore de poser, même imparfaitement, l'image de ce plan préhistorique, un plan où tout énoncé sur l'Histoire est par son énonciation même une pure événementialité. Pris dans les répétitions universelles, le regard qu'il jette depuis sa cellule sur le cosmos ne peut qu'entraîner d'interminables reproductions :

Si quelqu'un interroge les régions célestes pour leur demander leur secret des milliards de sosies lèvent en même temps les yeux, avec la même question dans la pensée, et tous ces regards se croisent invisibles. Et ce n'est pas seulement une fois que ces muettes interrogations traversent l'espace, mais toujours. ³⁷

Blanqui justifie les répétitions au sein de son texte : « Du reste, nous poursuivrons notre démonstration sur tous les modes, majeurs et mineurs, sans crainte des redites. Le sujet en vaut la peine » ³⁸. Non seulement il en vaut la peine, mais il l'exige, car, d'une part, un énoncé sur l'infini est aporétique dès qu'il est produit par un homme, mais, d'autre part, tout énoncé à

valeur universelle doit pouvoir être validé pour chacun des cas qu'il tente de décrire, et en un certain sens pouvoir être répété en tous lieux et en tous temps. C'est là que Blanqui retrouve le référent premier, quoique latent, de son œuvre: l'Histoire et le Politique. Car, selon lui, aucun énoncé historique ou politique à prétention universelle n'est légitime ou valide puisque tout énoncé connaît son démenti dans les siècles des siècles. Vouloir découvrir une Loi de l'Histoire, une quelconque nécessité est une entreprise vouée à l'échec dès qu'elle est énoncée. On peut dès lors se demander si toute la théorie astronomique de Blanqui n'est pas en réalité l'illustration de ce simple avertissement: il est impossible depuis l'Histoire de prétendre déterminer la totalité de l'Histoire. Ainsi *L'Éternité par les astres* ne serait qu'une vaste mise en scène tout entière tendue vers ce dernier coup de théâtre: impossible de parler de l'Histoire sans en faire partie, impossible de dire un mot sur elle sans s'inscrire dans son cours, impossible de dire la totalité sans démontrer par sa propre prise de parole l'impossibilité de dire la totalité. Tout recours à un point de vue suprahistorique est rejeté comme non valide; l'origine et la fin n'ayant plus voix au chapitre, il est impossible par un quelconque ventriloquisme d'en révéler une fois pour toutes la signification globale, le Sens. Blanqui glisse encore dans les dernières lignes de son texte cet étonnant aveu qui ouvre sa propre énonciation sur l'infini:

Ce que j'écris en ce moment dans un cachot du fort du Taureau, je l'ai écrit et je l'écrirai pendant l'éternité, sur une table, avec une plume, sous des habits, dans des circonstances toutes semblables. ³⁹

Si son énoncé semble perdre toute sa valeur au vu des limites des phrases sur l'Histoire et le Politique, limites qu'il reconnaît lui-même, son énonciation n'est toutefois pas dépourvue de sens. Puisque sa thèse, même si elle semble indémontrable, impossible à énoncer, est qu'il n'y a qu'une seule constante historique, c'est-à-dire l'infini retour de l'événementialité, la répétition de son énonciation en est la meilleure illustration. La reprise interminable de sa prise de parole suggère que l'Histoire comme

discours et savoir est la reprise d'une énonciation toujours répétée, ce qui est dit pouvant varier, mais l'acte de dire demeurant; que l'Histoire comme expérience est la reprise d'une événementialité toujours répétée, ce qui advient pouvant varier, mais le fait d'advenir demeurant, inexorablement.

Toute *L'Éternité par les astres* s'approche de ce point aveugle qui en assure la logique propre. Penser l'Histoire au-delà de la philosophie de l'Histoire, c'est-à-dire autrement que par un métarécit, pour emprunter ce terme à Lyotard, c'est nécessairement penser la forme de l'événement et ses conditions de possibilité. Et cette forme est pour Blanqui la seule qui parcourt l'entièreté de l'Histoire, mais elle demeure pour l'homme aux limites de l'indicible. Le discours qui voudrait en donner l'image n'a plus qu'à se vider de tout son sens et à montrer l'inévitable événementialité par la répétition exacerbée de sa propre énonciation. *L'Éternité par les astres* est enfin la tentative d'une profération pure, d'une énonciation qui abolit elle-même l'énoncé qu'elle livre pour montrer que l'origine de l'Histoire n'est qu'événementialité (comme forme de l'événement) et non événement (comme fait historique signifiant, unique et non reproductible). En fait cette problématique de l'énonciation englobe toutes les précédentes – et les lie en ce nœud peut-être inextricable de l'origine – dans le paradoxe de la *différance*, de l'après-coup, de la répétition à laquelle oblige tout fondement, que ce fondement travaille ou non, comme chez Blanqui, à conjurer la chimère de l'origine. Comment représenter le sol sur lequel s'érigent les grandes conceptions de l'Histoire comme autant d'apories et pourtant comme autant d'événements? Comment décrire le plan au sein duquel apparaît l'événementialité pure sans soi-même créer l'événement qui le masque et qui dans son opacité le cache? Voilà le questionnement au cœur de *L'Éternité par les astres*, questionnement difficile, dont la solution est peut-être indécidable et ne cesse en fait de se retourner contre elle-même, mais dont la radicalité à l'égard de réflexions critiques sur l'Histoire, tant comme processus que comme écriture,

révèle une modification profonde du rapport à l'origine dans la modernité.

LES REVENANTS DE L'HISTOIRE

Il est particulièrement significatif que l'un des premiers textes modernes se fondant sur la répétition tente précisément d'approcher la possibilité de l'Histoire, tant comme expérience que comme savoir, et ce qui la précède sans en contenir le sens. Or l'histoire du concept d'Histoire, plusieurs fois millénaire quand Blanqui écrit son texte, était marquée d'une longue lutte contre les temporalités cycliques des mondes anciens et semblait interdire leur retour dans la modernité. À l'instar de nombreux contemporains, Blanqui croit l'heure venue de se demander ce qu'il est légitime de penser et d'espérer à propos du temps historique ; son projet propre, qui est la quête d'une origine non temporelle, mais logique de l'Histoire, d'une matrice première qui est la seule nécessité du devenir historique, renoue contre toute attente avec une conception du temps longtemps opposée dans la conscience des hommes à toute forme d'historicité. La théorie blanquiste de la répétition se double donc d'une *reprise* : la reprise d'une conception antérieure du temps.

En effet, si la philosophie de l'Histoire sous ses formes providentielle et téléologique est refusée au nom de l'irréductibilité de l'événement et de son inéluctable retour, on oublierait une dimension capitale du travail de Blanqui sur les formes du temps si l'on ne soulignait la reprise qu'il effectue de conceptions en apparence périmées du devenir – reprise qui vise d'entrée de jeu à une complexification du temps historique. Or Blanqui souligne explicitement que son hypothèse d'une infinité du temps et d'une multiplicité de mondes parallèles oblige aussi à penser une prolifération de temporalités. Les duplicatas de notre terre qui ont pu surgir avant nous ou qui pourront réapparaître dans un avenir lointain rendent en effet parallèles tous les points du cours de l'Histoire⁴⁰. C'est ainsi que la bataille de Waterloo livrée sur notre terre il y a près de deux siècles se rejoue aujourd'hui sur une terre-sosie, s'était jouée lors

de la mort de Socrate, se jouera encore à la naissance de nos arrière-petits-enfants. Les histoires des différentes terres ne coïncidant pas en chacun de leurs points, ne suivant pas le même rythme, chacun de leurs événements est contemporain de tous les autres par l'intermédiaire des terres-sosies où ils adviennent à tout instant de l'infini temporel. Cette construction propose donc la coexistence dans le temps de mondes impossibles, dont les histoires se juxtaposent avec des variations infinies de rythme, et amène à penser la présence parallèle de chacun des instants du passé et de l'avenir.

Plus encore, ce qu'affirme Blanqui, c'est la présence du passé dans le présent, présence qu'une conception téléologique ne sait pas reconnaître, parce qu'elle subsume, malgré la dialectique, chaque moment sous une ligne tendue entre les points extrêmes du déploiement de l'Histoire. La revendication d'une actualité du passé pour le présent revient à conférer une différence non seulement quantitative, mais qualitative au passé, et par extension au présent lui-même. Le lecteur assiste dès lors à un geste analogue à ce que Walter Benjamin nommait un sauvetage dans ses *Thèses sur la philosophie de l'histoire*⁴¹, c'est-à-dire à la récupération à des fins nouvelles des restes de l'Histoire, des éléments épars d'une tradition perdue. Ce sauvetage s'effectue par la *reprise* d'éléments du passé au sein d'une nouvelle conception du temps historique, reprise qui reconnaît la présence du passé et qui brise la progressivité linéaire du temps⁴². Il s'agit dès lors de représenter l'historicité du présent, une historicité dégagée de ce que le passé annonçait comme un effet nécessaire de son avènement (déterminisme) et libérée d'un avenir tracé d'avance (téléologie), tout en récupérant la charge événementielle du passé. Car pour Blanqui, c'est non seulement le présent mais encore le passé qui passe à l'instant présent, ce passé auquel il faut reconnaître une forte actualité afin de rendre au présent sa différence, de léguer au temps à venir un présent d'une irréparable singularité. Dans un vaste réseau de reprises, Blanqui s'évertue donc à provoquer dans le passage du temps l'appréhension des devenirs,

des bifurcations innombrables qui ramifient sans terme la profondeur sans fond de l'expérience temporelle. Car les expérimentations autour des schémas cycliques qui imprègnent la modernité littéraire – on en trouvera des exemples chez Joyce, Borges, Klossowski, Aquin ou Kundera – n'ont rien de simples trouvailles formelles; elles n'ont de valeur que parce qu'elles sont les signes d'une lutte contre la subordination du temps à une quelconque transcendance (l'Histoire, le Passé, l'Avenir, l'Origine, la Fin, la Négativité, le Progrès), imposant au temps des hommes une nécessité extérieure. Sauver la myriade de ces temps coextensifs, c'est paradoxalement sauver l'expérience du temps, pour le passé, le présent et l'avenir, c'est revendiquer son événementialité irréductible, c'est en outre déplacer l'origine de l'Histoire dans l'Histoire, en montrer la reprise à chacun des points de son cours sinueux. Et si Blanqui affirme qu'« il n'y a rien de nouveau sous les soleils »⁴³, c'est que l'Histoire n'est que le retour infini de l'événementialité, comme un archétype vide ne ramenant avec lui qu'une totale ouverture aux possibles toujours actuels et coextensifs du passé, du présent et de l'avenir.

NOTES

1. Cet article s'inscrit dans un projet de recherche doctoral intitulé : *La Narrativité à l'épreuve de l'Histoire. Poétique et politique des récits de la répétition dans la modernité littéraire*.
2. J.-L. Borges, *Histoire de l'infamie. Histoire de l'éternité*, trad. R. Caillois et L. Guille, Paris, Gallimard, coll. « 10/18 », 1971, p. 225.
3. Dans une lettre à Horkheimer datée du 6 janvier 1938, Benjamin fait part d'« une trouvaille rare dont l'influence sur [son] travail sera déterminante »; c'est la « spéculation cosmologique » de *L'Éternité par les astres*. W. Benjamin, *Correspondance II. 1929-1940*, trad. G. Petitdemange, Paris, Aubier/Montaigne, 1979, p. 231-232. « Dans une ligne célèbre, Baudelaire prend congé du monde le cœur léger d'un monde où "l'action n'est par la sœur du rêve". Son rêve n'était pas aussi solitaire qu'il pouvait le croire. L'action de Baudelaire a été la sœur du rêve de Baudelaire. Les deux sont joints, ce sont les mains jointes sur une pierre sous laquelle Napoléon III avait enterré les espérances des combattants de Juin ». C. Baudelaire, *Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », 1996, p. 144.; voir aussi « L'ennui, éternel retour », dans *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, trad. J. Lacoste, Paris, Cerf, 1989.
4. K. Marx, *Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*, Paris, Mille et

une Nuits, 1998, p. 192.

5. G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Paris, Garnier-Flammarion, 1985, p. 193.
6. L.-A. Blanqui, *L'Éternité par les astres*, Paris, Slatkine, coll. « Fleurons », 1996, p. 147.
7. *Ibid.*, p. 152.
8. H. Arendt, *Essai sur la révolution*, trad. M. Chrestien, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990.
9. Sur les « correspondances poétiques » entre les séries du Politique et de l'Amour dans le roman de Flaubert : J. Proust, « Structure et sens de *L'Éducation sentimentale* », dans *Revue des sciences humaines*, janvier-mars 1967, n° 125, p. 67-100. Voir surtout D. Oehler, *Le Spleen contre l'oubli. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen*, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », 1996.
10. D. Oehler, *op. cit.*, p. 147.
11. L.-A. Blanqui, *op. cit.*, p. 144.
12. Après la grande rupture de 1789, le siècle en effet redéfinit son historicité propre en revenant sur son passé et en tentant de conceptualiser le passage du temps. Pensons aux *Trois Contes* de Flaubert qui s'enfoncent dans l'Histoire et dans la légende en direction d'une origine de plus en plus opaque et inassignable, passant du XIX^e siècle d'*Un Cœur simple* à l'Antiquité maniériste et fantasmagique d'*Hérodias*, ou encore à la *Légende des siècles* de Hugo qui retrace par un mouvement inverse la naissance de l'Histoire par l'humanisation progressive des légendes et des matériaux mythiques. La littérature œuvre ainsi à s'inscrire dans le champ du Politique par un travail progressif de contextualisation du présent historique par son passé le plus obscur et le plus enfoui ainsi que par la mise en récit de diverses représentations possibles du temps de l'Histoire. Les recherches récentes de C. Millet confirment cette hypothèse en décrivant le retour du légendaire dans ce siècle de l'Histoire comme mise en place d'un dispositif poétique de mise en relation, ou plutôt de soudure, du mythe et de l'Histoire, de la religion et de la politique, avec pour horizon la fondation de la communauté dans son unité ». C. Millet, *Le Légendaire au XIX^e siècle. Poésie, mythe et vérité*, Paris, P.U.F., coll. « Perspectives littéraires », 1997, p. 5. Sur le déclin de la Providence dans la littérature du XIX^e siècle, voir E. Kölher, *Le Hasard et la Littérature. Le Possible et la Nécessité*, trad. É. Kaufholz, Paris, Klincksieck, coll. « Esthétique », 1986.
13. L.-A. Blanqui, *op. cit.*, p. 151.
14. M. Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétitions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997, p. 165.
15. Il apparaît en effet que les théories philosophiques de la répétition se veulent de façon générale une critique de la temporalité téléologique, en particulier de la dialectique de Hegel. Kierkegaard voyait la dialectique historique hégélienne comme une manière sans musicalité, sans véritable mouvement, de « réduire à néant le général autant que le particulier » et il la tournait en dérision dans *La Reprise* en la décrivant comme une simple succession « 1, 2, 3 ». Deleuze a pour sa part soutenu que l'éternel retour nietzschéen formait « une anti-dialectique absolue » et a fait sien ce refus de la négativité en le plaçant au centre de *Différence et Répétition*. Finalement, la critique de Marx à l'endroit de l'idéalisme hégélien de la philosophie de l'Histoire est bien connue et sa théorie de la répétition contenue dans *Le 18 Brumaire* s'élabore, selon l'analyse convaincante de P.-L. Assoun, comme une critique masquée de la conception hégélienne des phénomènes de régression et de progression dans l'Histoire. La répétition et les théories cycliques viennent donc à la fois parodier le sens de l'Histoire que présuppose Hegel (qui ne s'est jamais totalement défait des archétypes métaphysiques, même si leur répétition ne s'effectue plus chez lui

autrement qu'au sein d'un long récit qui, de l'obscurité de l'aliénation, les rend à la lumière) et accentuer davantage l'immanence nécessaire à la perception du mouvement temporel. Voir S. Kierkegaard, *La Reprise*, trad. N. Vialleneix, Paris, Garnier/Flammarion, 1990; G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, P.U.F., coll. « Quadrige », 1998; G. Deleuze, *Différence et Répétition*, Paris P.U.F., 1968; K. Marx, *op.cit.*; P.-L. Assoun, *Marx et la répétition historique*, Paris, P.U.F., coll. « Philosophie d'aujourd'hui », 1978.

16. W. Benjamin, « L'ennui, éternel retour », dans *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, p. 144.

17. On remarquera que cette interprétation repose en partie sur une approche psychologique qui fait de l'auteur avant tout une figure argumentative: déçu, désillusionné, résigné, Blanqui aurait cherché à se venger de ses échecs en réservant à la société française le sort qu'elle-même lui réservait; emprisonné la moitié de sa vie, le conspirateur aurait ainsi relégué l'Histoire de ses contemporains à un cachot sombre et infini où la suite des jours n'est que monotonie et éternel retour du même. Cette interprétation trouve probablement sa source dans l'hagiographie de Blanqui par Geffroy à laquelle Benjamin devrait d'avoir connu *L'Éternité par les astres*: « Il écrit ainsi son sort dans le nombre sans fin des astres et à tous les instants de la durée. Son cachot se multiplie jusqu'à l'incalculable. Il est, dans l'univers entier, l'enfermé qu'il est sur cette terre, avec sa force révoltée, sa pensée libre ». G. Geffroy, *L'Enfermé*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1904, p. 401.

18. L.-A. Blanqui, *op. cit.*, p. 81.

19. *Ibid.*, p. 81.

20. *Ibid.*, p. 39.

21. *Ibid.*, p. 83.

22. *Ibid.*, p. 130. C'est moi qui souligne.

23. « L'affirmation qui va prendre possession du monde est l'athéisme, l'univers incréé, éternel, vivant par lui-même, de sa propre force. Cette affirmation a pour base la science, et la science moderne est venue apporter et apporte chaque jour de nouveaux arguments à l'appui de cette conclusion ». L.-A. Blanqui, *Textes choisis*, Paris, Éd. sociales, coll. « Classiques du peuple », 1971, p. 29. Ce texte préfigure en effet *L'Éternité par les astres*.

24. « Quel est l'être inséparable de ce qui est en devenir? Revenir est l'être de ce qui devient. Revenir est l'être du devenir lui-même, l'être qui s'affirme dans le devenir. L'éternel retour comme loi du devenir, comme justice et comme être ». G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, *op. cit.*, p. 28.

25. L.-A. Blanqui, *L'Éternité par les astres*, p. 151.

26. Sur les comètes: *Ibid.*, p. 58-67.

27. *Ibid.*, p. 48.

28. *Ibid.*, p. 120.

29. « Mais voici Pompée qui vient perdre celle de Pharsale. Pauvre homme! il s'en va chercher des consolations à Alexandrie, auprès de son bon ami le roi Ptolémée... César rira bien... Eh! tout juste, il est en train de recevoir en plein Sénat ses vingt-deux coups de poignard... Bah! c'est sa ration quotidienne depuis le non-commencement du monde, et il les emmagasine avec une philosophie imperturbable. Il est vrai que ses sosies ne lui donnent pas l'alarme. Voilà le terrible! on ne peut pas s'avertir. S'il était permis de faire passer l'histoire de sa vie, avec quelques bons conseils, aux doubles qu'on possède dans l'espace,

on leur épargnerait bien des sottises et des chagrins ». *Ibid.*, p. 124.

30. G.W.F. Hegel, *La Raison dans l'histoire*, trad. K. Papaioannou, Paris, Gallimard, coll. « 10/18 », 1965, p. 110.

31. L.-A. Blanqui, *op. cit.*, p. 132-134.

32. Le plan d'immanence est à l'origine un concept deleuzien auquel *Qu'est-ce que la philosophie?* consacre un chapitre important et que nous reprenons à notre compte pour décrire le projet de Blanqui. Pour Deleuze, le plan d'immanence est l'image de la pensée présumée par les concepts créés par un philosophe, l'image que sa philosophie se fait de ce qui revient en droit (et non simplement en fait) à la pensée: « Le plan d'immanence n'est pas un concept pensé ni pensable, mais l'image de la pensée, l'image qu'elle se donne de ce que signifie penser, faire usage de la pensée, s'orienter dans la pensée ». En ce sens, le plan d'immanence est précisément l'image que Blanqui se donne de ce que signifie *faire et écrire* l'Histoire. G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris, Minuit, coll. « Critique », 1991, p. 39. Voir aussi une autre occurrence du concept de plan d'immanence, dont notre usage est aussi redevable: G. Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique* (1981), Paris, Minuit, 1994, p. 171-173.

33. L.-A. Blanqui, *op. cit.*, p. 105.

34. *Ibid.*, p. 138.

35. *Ibid.*, p. 41.

36. *Idem.*

37. *Ibid.*, p. 142.

38. *Ibid.*, p. 88.

39. *Ibid.*, p. 148.

40. « Les systèmes planétaires ne fournissent nullement, on le pense bien, une carrière contemporaine. Loin de là: leurs âges s'enchevêtrent et s'entrecroisent dans tous les sens et à tous les instants, depuis la naissance embrasée de la nébuleuse jusqu'au trépasement de l'étoile, jusqu'au choc qui la ressuscite ». *Ibid.*, p. 116.

41. W. Benjamin, *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, dans *L'Homme, le langage et la culture*, trad. de M. de Gandillac, Paris, Denoël/Gonthier, 1974. Sur la répétition chez Benjamin, lire le chapitre « Venances et revenances » dans l'excellent ouvrage de F. Proust, *L'Histoire à contretemps. Le temps historique chez Walter Benjamin*, Paris, Le livre de poche, 1999. Voir aussi S. Moses, « Benjamin, Nietzsche et l'idée de l'éternel retour », *Europe*, n° 804, avril 1996, p. 140-158.

42. On remarque non seulement que les schémas cycliques font retour depuis le milieu du XIX^e siècle, mais que d'autres sauvetages semblables apparaissent dans certaines œuvres littéraires modernes marquées par des phénomènes de répétition: Blanqui reprend bien sûr les mythes archaïques d'une histoire réglée astronomiquement et certaines conceptions dont on trouverait la source chez Anaxagore par exemple, mais on pensera aussi à Joyce qui renoue à la fois avec les spirales oubliées de Vico et la cosmogonie de Bruno dans *Finnegans Wake*, Borges qui situe ses *Ruines circulaires* dans un temps immémorial où se juxtaposent des souvenirs de Descartes et du Golem, Klossowski qui reprend les souffles de la théologie médiévale dans *Le Baphomet*, Aquin qui revient dans *Prochain épisode* à l'histoire des révolutions avortées du XIX^e siècle.

43. L.-A. Blanqui, *op. cit.*, p. 143. Allusion à *L'Éclésiaste*, I, 9: « Ce qui fut, cela sera, ce qui s'est fait se refera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil ».